

garde d'un œil béni, je le sens; vois comme il fait beau, on dirait que le soleil veut être des nôtres et que notre humble fête d'ici-bas est une grande fête là-haut. Je le crois; si je me trompe, ce n'est pas dans le fond, car le fond est le vrai. Je t'aime est le grand mot. Dieu le dit à la création, la création le lui redit. Je t'aime, mon ange adoré. Commençons la cinquantième année sainte par ce mot divin : Je t'aime ! »

M^{me} Drouet mourait le 11 mai suivant.

§

La *Nouvelle Revue d'Egypte* (février) qui paraît à Alexandrie, contient des poésies de M. Camille Saint-Saëns, l'auteur d'un acte joué en 1892 sur le grand théâtre d'Alger : *la Crampe de l'Ecrivain*, — « quatre de ses plus belles poésies », avertit une N. D. L. R., ce qui est d'une fort malséante cruauté envers un grand musicien. Il y a aussi un articulet de M. Saint-Saëns sur *les Faux chefs-d'œuvre de la musique*, et cet articulet est, en vérité, divertissant.

Qu'est-ce que ces « faux chefs-d'œuvre » ?

« Je veux parler de choses — écrit M. C. Saint-Saëns, — parler de choses ridicules, ou simplement médiocres, que le gros public a gobées comme muscades, donnant tête baissée dans les panneaux tendus par de trop malins éditeurs.

« On a connu, d'abord, les « Valses de Beethoven ». Valses authentiques, écrites par l'auteur dans son adolescence; petits morceaux insignifiants et sans charme, ne ressemblant en rien à l'idée moderne de la valse, dont ils n'ont que le rythme à trois temps. Cela parut au moment où les Concerts du Conservatoire ayant fait connaître les Symphonies, il devenait de bon ton de paraître admirer Beethoven. L'éditeur des Valses donnait à ces admirateurs de bonne volonté, mais de faible estomac, une nourriture à leur portée. Par une suprême habileté, il avait mis en tête du recueil le délicieux « *Désir* » de Schubert, attribué naturellement à Beethoven. On jouait toutes ces valses très lentement, avec une expression maniérée à l'excès, contrastant de la façon la plus ridicule avec la platitude de la musique.

« Dans le même temps florissait la *Dernière pensée de Weber*. Une troupe allemande avait représenté à Paris, avec un grand succès, *le Freischütz*; Liszt avait joué dans les salons *l'Invitation à la Valse*. Weber était à la mode. Alors un éditeur prit une valse de Reissiger, compositeur inconnu en France, et en fit la « *dernière pensée* » du compositeur mort

à la fleur de l'âge, comme chacun sait. En jouant ce morceau avec lenteur et force nuances, en ayant grand soin de faire fonctionner les deux mains l'une après l'autre suivant les purs principes de la mauvaise exécution, en tenant la tête de côté et levant les yeux au ciel, les femmes romanesques et mélodramatiques faisaient de ce morceau, pour les oreilles du genre Midas, quelque chose de fort attendrissant. J'étais enfant alors, j'ignorais tout, de la musique ainsi que du reste, mais mon instinct m'avertissait ; je restais de glace aux valse de Beethoven comme à la « dernière pensée de Weber », sans éprouver autre chose qu'un profond ennui.

« Une autre mystification a été plus dangereuse, car elle dure encore, c'est *l'Adieu* de Schubert.

« Les premiers *lieder* de Schubert importés en France furent une révélation et leur succès fut énorme. On sait qu'au lieu d'un simple accompagnement destiné à soutenir la voix, ils joignaient pour la première fois — à notre connaissance du moins — l'intérêt d'une partie de piano fortement dessinée, au charme mélodique de la partie vocale. Ces accompagnements mouvementés étant inaccessibles aux mazettes, un éditeur vint au secours de ces dernières en publiant sous le nom de Schubert un lied fait par un amateur, M. de Weirauch. Le morceau est bien écrit, et ne déshonorait pas le nom de Schubert ; mais, en y regardant de près, la banale simplicité de l'accompagnement, le peu de richesse mélodique du chant qui répète jusqu'à douze ou quinze fois la même note, tout cela met une grande distance entre les deux auteurs. De loin, cela fait illusion. Le succès de *l'Adieu* fut énorme, dû en grande partie à une extrême facilité d'exécution que les œuvres authentiques ne présentaient pas ; et puis, on y chantait l'immortalité de l'âme :

« La mort est une amie
Qui rend la liberté ;
Au Ciel reçois la vie
Et pour l'éternité !

« Quand une femme superbe, douée d'une voix magnifique disait cela, en terminant sur de formidables notes de poitrine, c'était irrésistible.

« Le succès colossal de *l'Adieu* vint aux oreilles du véritable auteur ; M^r de Weirauch protesta de toutes ses forces, avec juste raison, et revendiqua ses droits. Vains efforts ! *l'Adieu* pour le public, est resté de Schubert ; il le restera jusqu'à la consommation des siècles. Plus d'un amateur a parlé de Scht-

bert avec enthousiasme, qui ne connaissait de lui que cet *Adieu!* »

§

Pro Armenia (10 février-1^{er} mars) publie le compte-rendu sténographique de la manifestation du 15 février, en faveur des Arméniens et des Macédoniens spoliés et massacrés par ordre du sultan Abdul-Hamid, — soit les discours de MM. d'Estournelles de Constant, Denys Cochin, Francis de Pressensé, Jean Jaurès, P. Lerolle, A. Leroy-Beaulieu.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'Informateur des gens de lettres (n^o 1, 25 février). — La littérature et les éditeurs (*Le Voltaire*, 6 et 12 février). — Quelques opinions de M^{me} Adam (*La Parole française à l'étranger*, février). — M. Jules Renard, raconté par lui-même (*Le Temps*, 5 mars).

L'Informateur des gens de lettres est un nouveau journal portant en sous-titre : Bulletin bi-mensuel des romanciers, journalistes et dessinateurs. Il comprend des informations, des « prières d'insérer », des comptes-rendus de livres nouveaux, des plans de romans, des variétés, des offres de manuscrits et d'œuvres à reproduire.

Voici une de ses informations :

« Sur l'initiative de M. Paul Adam, le comité de la Société des Gens de lettres a décidé d'ouvrir une souscription en vue d'élever un monument à la mémoire de Henry Fouquier. Un appel sera prochainement lancé aux amis et aux admirateurs du souple écrivain, à tous ceux que ravirent l'esprit d'encyclopédiste et de latin de l'homme charmant et sympathique qu'était Henry Fouquier, mort déjà depuis plus d'un an et encore si présent à toutes les mémoires. »

Mais on ne nous dit pas si ce M. Paul Adam est celui que nous avons connu ? C'est peu probable.

Voici quelques-uns des sujets de romans proposés aux imaginations indigentes par ce charitable journal :

1^o Genre judiciaire :

« Il est des villes de province où demeure la tradition des farces d'étudiants chères à nos pères. Il y a quelques années, une bande de vauriens terrorisait les habitants d'une petite ville du centre par leurs plaisanteries multiples et saugrenues.

» Or, un matin, l'on découvrit une vieille veuve, morte étouffée dans un sac de toile épaisse dont on l'avait coiffée